Le commandant anti-Homme dans quelques textes narratifs africains francophones

Willy KANGULUMBA MUNZENZA
Institut Supérieur Pédagogique de Mbanza-Ngungu, en RDC.

Résumé : Le pouvoir politique est un concept relationnel dans la mesure où il est exercé par des hommes sur et pour des hommes, dont il s'agit de se faire obéir. Pour le commandant postcolonial africain, l'exercice du pouvoir s'apparente ainsi à une relation de contraintes et de violences parfois extrêmes imposées aux citoyens. Dès lors, la finalité du pouvoir n'est plus de servir, mais de se servir et d'asservir ; et le commandant postcolonial, en asservissant ainsi ses concitoyens, actualise l'idée du « Homo homini lupus », *l'homme est pour l'homme un loup*, lancée par le dramaturge latin Plaute, puis popularisée par le philosophe anglais Thomas Hobbes. La littérature africaine a souvent brocardé ce travers, dénoncé la déshumanisation du peuple ainsi que l'ensauvagement du commandant africain à travers les horreurs. Le présent article voudrait relever dans quelques romans et pièces de théâtre, des représentations qui montrent comment, par sa violence, le commandant postcolonial désacralise l'homme et se désacralise lui-même pour finalement s'ériger en anti-Homme.

Mots-clés : Humanité, déshumanisation, pouvoir, horreur, commandement, postcolonie

Introduction

La représentation du dirigeant africain par les écrivains n'a jamais été tendre depuis l'aube des indépendances. Mais, comment aujourd'hui le détenteur du pouvoir, ici dénommé « commandant », est-il perçu dans l'exercice de celui-ci ? Quelle image les œuvres littéraires offrent-elles encore de lui sur le plan humain ? C'est la question de l'exercice et de la perception même du pouvoir qui se pose ici. En effet, maints auteurs de science ou de philosophie politiques donnent une explication convergente « pour comprendre le pouvoir, dans le domaine social et plus spécialement politique, en termes de domination de l'homme sur l'homme. L'acception la plus fréquente et la plus immédiate du pouvoir est d'être la propriété ou l'instrument de celui qui gouverne, qui conduit les affaires, qui commande » (Quelquejeu, 2001 : 513). Il s'ensuit que pour la grande majorité, le pouvoir consiste à « commander et être obéi : ce qui

est la condition nécessaire pour qu'il y ait Pouvoir, et la condition suffisante, ce sans quoi il n'existe pas : cette essence, c'est le commandement » (Jouvenel, cité par Quelquejeu, 2001 : 513). Dans cette perspective, la plupart des auteurs évoqués considèrent que « la caractéristique essentielle du pouvoir réside dans l'efficacité du commandement, ce qui les conduit, par là même, à définir la violence comme la plus flagrante manifestation du pouvoir » (Quelquejeu, 2001 : 513). Une telle acception du pouvoir colle substantiellement à sa représentation en littérature africaine où, comme le dit Achille Mbembé, le concept de « commandement » (1995 : 77, 78), au sens de « pouvoir d'État » (1995 : 77), réfère « à la modalité autoritaire par excellence » (1995 :78). Le commandant postcolonial, détenteur de ce pouvoir, est justement campé comme un anti-Homme, c'est-à-dire la négation même de l'humain, en raison de l'horreur récurrente qu'il produit dans l'exercice de son pouvoir.

En mettant en évidence la personnalisation du pouvoir par le commandant postcolonial en Afrique, nous posons, à la suite de Matthieu Ricard et C^{ie} (2018), que ce pouvoir « est trop souvent un pouvoir exercé sur autrui » ; pouvoir violent et dominant, avilissant et déshumanisant non seulement la « cible » (Mbembé, 1995 : 78), le citoyen sur lequel il s'exerce, mais également le commandant lui-même qui le détient et l'exerce. Pour vérifier l'hypothèse du commandant anti-Homme, cet article illustre l'avilissement de l'humain par des représentations qu'en donnent quelques textes narratifs africains contemporains. Pour le roman : *Les petits garçons naissent aussi des étoiles* d'Emmanuel Dongala, *Le mort vivant* d'Henri Djombo, *Pleure Ô pays ou les Naufragés de l'histoire* d'Ilunga Kayombo, *Le Paradis violé* de Fweley Diangitukwa,*La vie et demie* de Sony Labou Tansi,*La chorale des mouches* de Mukala Kadima Nzuji, *Le doyen marri* de Pius Ngandu Nkashama et *Les Fleurs des Lantanas* de Tchichellé Tchivéla. Pour le théâtre : *Bonjour Monsieur le Ministre* de Pius Ngandu Nkashama, *Notre sang* de Norbert Mikanza Mobyem et *La mère malade* d'Alain Linsoussi. Ainsi, dans une démarche comparative, nous allons lire les textes, les « comparer pour expliquer » deux aspects choisis à dessein, la zoomorphisation de l'humain et le cannibalisme du commandant. Ces deux aspects sont à décrire comme signes de la déshumanisation dans le corpus, celui-ci constituant un univers totalement marqué par la violence du commandement postcolonial.

1 La zoomorphisation de l'humain dans le corpus

Attribuer des caractérisants humains aux animaux, les humaniser en quelque sorte, relève de la routine dans la littérature. Il s'agit d'ailleurs d'un « phénomène universel » (Asaah, 2008 : 31), initié dans l'antiquité par le fabuliste grec Ésope (VII^{e}-VI^{e} siècles av. J.-C.), continué au Moyen-Âge avec *Le Roman de Renart* et popularisé au XVII^{e} siècle par des écrivains comme Jean de La Fontaine, en particulier (*Le Cordeau et le Renard*, *Le loup et l'Agneau*, etc.).

En Afrique, la pratique n'est pas inconnue : que ce soit au niveau de la tradition orale ou des textes contemporains, le bestiaire est omniprésent dans la littérature africaine. Jean-Fernand Bédia fait justement remarquer à ce sujet :

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

> […] les romans africains francophones sont des œuvres intertextuelles, du fait de leur singulier ressourcement aux genres littéraires oraux […]. Sous les apparences d'une fiction souvent engagée dans la critique sociale et politique, le roman déploie un schème narratif empreint des systèmes de représentation qui servent de codification aux messages dans les littératures orales. Ainsi, de même qu'il est possible de dégager, dans le roman africain, la signification des proverbes, des contes, des mythes et des chansons, les stratégies narratives faisant de l'animal le miroir de l'homme comme dans ces genres cités, impliquent une approche de la réception mais aussi de la signifiance des œuvres romanesques […] (Bédia, 2008 : 64).

Mais si la littérature africaine n'ignore pas l'humanisation des animaux qu'elle représente, elle insiste beaucoup plus, nous semble-t-il, sur la zoomorphisation des humains. À ce sujet, Marie-Françoise Chitour indique que « les animaux ont une présence textuelle très forte dans les romans africains post-indépendance, tout en fournissant un riche répertoire de métaphores et d'images » (Chitour, 2008 : 93 »). En effet, zoomorphiser, transférer les caractéristiques animales aux humains, les animaliser, semble être une des pratiques de prédilection des écrivains africains sur le plan de la symbolisation. Dès lors, le bestiaire peut être appréhendé sous deux angles.

1.1 Zoomorphisation et images bestiaires de puissance

À propos du bestiaire dans la littérature africaine, Maire-Françoise Chitour convient clairement :

> […] dans la plupart des cas, c'est la récurrence des images, qu'elles soient universelles ou empruntées à l'Afrique, et leur organisation, qui font qu'elles participent alors à la création d'un univers propre au roman. Le lien que tissent certains mots, à l'intérieur d'une œuvre, permet d'établir tout un système d'équivalences, qui va sous-tendre la signification du texte. Il en va par exemple des métaphores et comparaisons qui, nombreuses dans les romans africains post-indépendance, "animalisent", "bestialisent" même, des personnages. Ce procédé de thériomorphisme touche principalement les figures de l'Autorité (Chitour, 2008 : 94).

Les figures de l'autorité sont justement celles qu'Achille Mbembé désigne par le terme générique de *commandement* (Mbembé, 1995 : 78), concept qu'il explicite comme suit : « J'utilise le terme *commandement* dans son acception coloniale, c'est-à-dire en tant qu'il englobe : les structures de pouvoir et de coercition, les instruments et les agents de leur mise en œuvre, un style de rapport entre ceux qui émettent des ordres et ceux qui sont supposés obéir, sans naturellement les discuter. La notion de *commandement* renvoie donc, ici, à la modalité autoritaire par excellence » (Mbembé, 1995 :78). Le commandement inclut donc une engeance de dirigeants ou d'animateurs de tout un système de domination les bourreaux , ayant une ascendance sur des dominés, désignés comme « cibles ». Cette engeance du commandement est particulièrement au

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

centre du phénomène de zoomorphisation qui frappe tout l'univers du corpus et qui est analysé ici.

Dans les textes sélectionnés, la zoomorphisation de l'humain peut être illustrée à travers ce que, ailleurs, nous appelons les « métaphores zoomorphisantes des personnages » (Kangulumba, 2017 : 81), assorties parfois de quelques comparaisons. Ces métaphores et ces comparaisons réfèrent aux traits essentiels relevés dans le chef du commandant postcolonial, à savoir la puissance, la violence, la cruauté, ainsi que nous l'expliquons en substance : « En effet, la zoomorphisation des personnages du commandement dans le corpus consiste dans le fait que leur violence, leur agressivité, sont exprimées aussi par des métaphores animales qui sont des *métaphores in absentia*, très suggestives de leur caractère sanguinaire. En fait, il s'y opère un transfert ou un glissement de signification qui permet d'attribuer aux personnages [humains] les traits des animaux » (Kangulumba, 2017 : 82). Les traits zoomorphisants attribués aux personnages du commandement sont empruntés à plusieurs espèces animales d'une dangerosité avérée : oiseaux rapaces, reptiles ou ophidiens venimeux, insectes piquants, fauves, mammifères lourds et autres poissons dangereux. Les écrivains les confèrent aux figures du commandement avec une certaine récurrence, à travers des métaphores variées.

Parmi les plus visibles, les métaphores des fauves ou les comparaisons avec ceux-ci sont très présentes dans plusieurs textes du corpus. Dans *Notre sang,* pièce de théâtre de Mikanza Mobyem, le chef suprême camouflé en brebis est en réalité un « léopard » qui terrorise son pays (p.18). Il se révèle même un « léopard blessé » (p.46, 57) qui réagit sans pitié à la moindre revendication ou tentative de « rébellion » (p.47). Dès lors, « le léopard est sur ses gardes » (p.70) et il « se venge furieusement » (p.18). Pour l'affronter et pour se faire entendre, le peuple, pacifique mais entêté, se met aussi dans la peau de fauves : le meneur du groupe de manifestants qui réclament l'eau pour leur quartier déshérité, se dit « lion » ; son adjoint, « léopard » (p.59, 62, 63). Le meneur explique pourquoi ils se mettent dans la peau de fauves : « Nous sommes des parias. Notre quartier, dans la communauté nationale, est insignifiant et n'attire aucun regard. Et on nous oublie ! On nous prive même d'eau. […] Parce que parias, nous ne sommes pas entendus. Aux durs d'oreille, il faut parler fort. Voilà. Voilà pourquoi nous voulons parler fort » (p.34). C'est également sous les traits d'un « léopard » (p.208), et même d'un « tigre en colère » (p.207), qu'apparait devant ses victimes, dans le roman *Les Fleurs des Lantanas* de Tchichellé Tchivéla, le cruel ministre Motungisi. Un autre dignitaire du même régime, le préfet Kimandi, est décrit comme « aussi redoutable qu'un tigre en colère » (p.125). Le dictateur Nzétémabé Bwakanamoto, dans *Le mort vivant,* roman d'Henri Djombo, est aussi peint comme « un tigre », précisément « le tigre du Yangani » (p.140, 107), son pays. De même, dans la série vertigineuse des guides dans *La vie et demie* de Sony Labou Tansi, ils apparaissent tous « comme des animaux sauvages » (p.163, 185), dans un pays lui-même vu comme une « forêt de bêtes » (p.166). Si Jean-Cœur-de-Pierre est dit simplement « animal féroce » (p.156), Félix-le -Tropical a, lui, un « sourire éblouissant de jeune tigre » (p.163) alors qu'à son tour, le maréchal Souprouta a pour nom de règne « Mallot-l'Enfant-du-Tigre » (p.170, 173, 174, 176, 177). Dans ce roman, d'autres fauves sont évoqués : du Guide Providentiel, qui instaure la dynastie des guides, le narrateur

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

dit que « ses yeux brillaient comme ceux d'une panthère » (p.80). Dans sa suite, « les gens crevaient mangés par le lion de la cruauté » (p.135). C'est ainsi que, par exemple, le guide Félix-le-Tropical, qui entend se faire greffer les organes vitaux de son frère Jean Apocalypse, promet de donner les restes du cadavre à son jeune lion (p.163). La perception zoomorphisante de l'être humain fait que l'Afrique des hommes devient une « Afrique fauve » (p.164).

La proximité du commandant postcolonial et du fauve se révèle donc proverbiale. Le décodage, qui ne peut être partiel à ce stade, doit prendre en compte d'autres métaphores animales ou d'autres comparaisons disséminées dans les textes. Car, outre les images des fauves, les écrivains en exposent d'autres qui renvoient à des mammifères. Par exemple, Tchichellé Tchivéla, dans *Les Fleurs des Lantanas*, met en scène des cadres du commandement à l'image soit du pachyderme : le maréchal Sokinga, chef d'État-major de l'armée, est un « éléphant en uniforme » (p.15) ; soit d'un autre mammifère : le général et commandant Mabaku apparait toujours comme un « buffle blessé » (p.38) qui inspire la peur. Il en est de même du président Nzétémabé Bwakanamoto, déjà campé comme un tigre dans *Le mort vivant* et qui a également une « tête de phacochère » (p.140). Une autre image de mammifère, celle du chien méchant, est relevée dans *La vie et demie.* Le guide Félix-le-Tropical qui a subi la greffe du cœur de son frère Jean Apocalypse (qu'il a fait tuer) s'en vante devant un diplomate occidental, un ministre des Affaires étrangères en visite dans son pays : « Voyez, cher ami, Monsieur le Ministre, ils m'ont mis son cœur grossier-là. Son cœur de chien. Je mordrai. Parce qu'un chien c'est fait pour mordre. J'en avais déjà la vocation. Manquait seulement le cœur. Maintenant que j'ai le cœur, je mordrai » (p.169). Plus tard, le guide Jean Coriace, qui apprend l'assassinat de son frère Jean Cataracte, s'émeut un peu, la vengeance en sourdine : « Nous sommes tous des chiens. Faut attendre son tour pour mordre » (p.181).

Aux images de fauves et de mammifères, se superposent celles d'oiseaux menaçants, sauvages ou de la basse-cour. Pius Ngandu Nkashama, dans *Le doyen marri*, représente comme des « hiboux » et comme un « escadron de carnassiers » (p.172) les soldats du dictateur qui assassinent les étudiants sur un campus. Henri Djombo, dans *Le mort vivant*, identifie les collaborateurs du « tigre » Nzétémabé Bwakanamoto à des « faucons » affamés et aux becs crochus, rôdant autour de celui-ci, à l'affût des restes (p.141). D'autres oiseaux rapaces sont évoqués. Dans la pièce *La mère malade* d'Alain Linsoussi, les dirigeants africains à la solde de l'Occident sont qualifiés de « vautours » (p.38) ; dans *La vie et demie* de Sony Labou Tansi, après le Guide Providentiel père qui assassine son opposant, règnent tour à tour le guide Jean Carnassier (p.148) et Jean Vautour (p.149), noms clairement connotés. Ilunga Kayombo, pour sa part, montre, dans *Pleure ô pays ou les naufragés de l'histoire*, une image de gallinacé mâle agressif : le tyran Macrocéphale est, tel un coq, « dressé sur ses ergots » (p.54), dans une posture d'attaque contre son peuple. Macrocéphale et ses sbires ne sont perçus ainsi, dans l'esprit du peuple, comme rien de moins que des « vampires » (p.10).

Mais, la zoomorphisation s'opère non seulement à travers les images des fauves, des mammifères et d'oiseaux menaçants, mais également par le biais des métaphores de

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

reptiles ou de comparaisons avec ceux-ci : dans *Pleure ô pays ou les Naufragés de l'histoire,* Macrocéphale et ses agents sont vus comme des « ophidiens » (p.63) ; tandis que Jean Crocodile, Jean Cobra (p.148) et Jean Vipère (p.149) font partie de la dynastie des guides providentiels à l'œuvre dans *La vie et demie* de Sony Labou Tansi.

À toutes ces espèces métaphorisées et comparées dans les textes, peuvent s'ajouter d'autres, comme les poissons dangereux, évoqués, dans *Les Fleurs des Lantanas*, à travers les « requins » qui entourent le dictateur Yéli Boso (p.49) ; ou comme les insectes nuisibles : dans *Les petits garçons naissent aussi des étoiles* d'Emmanuel Dongala, les agents du commandement, en raison de leur grande capacité de nuisance, sont peints comme des moustiques très dangereux (p.256). La même image revient également dans *La chorale des mouches* de Mukala Kadima Nzuji où les forces de l'ordre constituent la funeste Brigade Moustique à l'origine de nombreux crimes et de la terreur dans le pays (p.19). On peut constater que les animaux évoqués sous cette rubrique « symbolisent la cruauté, la monstruosité, et sont mis en relation avec le pouvoir arbitraire en place » (Chitour, 2008 : 93). Mais, si les métaphores ou les comparaisons zoomorphisantes sont associées à l'idée de domination et de cruauté des puissants du commandement, les écrivains ne se privent pas de recourir également à ces mêmes procédés pour faire percevoir la fragilité des victimes de cette domination et de cette cruauté. Car, en vertu du principe d'altérité, qui dit puissance évoque a contrario la notion de faiblesse et de vulnérabilité face à l'arbitraire des pouvoirs tyranniques.

1.2 Zoomorphisation : images de la fragilité

Autant les images de puissance et de cruauté relatives aux bêtes nuisibles abondent dans les textes, autant celles de bêtes vulnérables y apparaissent, qui évoquent le gibier, les poissons, les amphibiens, les oiseaux, les insectes ou encore les mammifères. Ces images caractérisent les victimes qui subissent les affres des agents du commandement postcolonial. Il s'agit bien souvent d'actes de nuisance qui culminent dans l'effusion de sang et/ou la mort.

Dans *La chorale des mouches*, les opposants au dictateur Oré-Olé sont obligés de se réfugier et de vivre dans la forêt dense. Aux yeux du pouvoir, ils ne sont que des « hommes-singes » (p.99) ; L'opposant Soleil traqué par le pouvoir dans *Pleure ô pays ou les naufragés de l'histoire*, est perçu comme un « gibier potence » (p.96) ; tout comme Joseph Niamo, le héros de *La mort vivant*, enlevé et placé arbitrairement « dans un piège comme un gibier » (p.43, 52) par les hommes de Nzétémabé. Dans *Les Fleurs des Lantanas*, une infirmière harcelée par un dignitaire du régime se sent coincée comme « une biche prise au piège » (p.74). Même dans la pièce *Notre sang*, la fille révoltée qui met en œuvre son intelligence pour espionner les rangs du pouvoir au profit des manifestants, n'est qu'une pauvre « gazelle », donc une proie facile devant le léopard blessé (p.59). L'ensemble du peuple dans cette pièce n'est d'ailleurs pas vu autrement que comme un « troupeau » (p.34) de « brebis pour l'abattoir » (p.30). On voit aussi le ministre Nzuayi, dans la pièce *Bonjour Monsieur le Ministre*, traiter sa femme et ses maitresses de « vaches » (p.41). Il s'agit d'une expression de mépris de ce que représentent les femmes par rapport à sa toute-puissance de ministre que Nzuayi voudrait mettre en évidence.

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

Les textes exposent également des images d'oiseaux, fragiles et inoffensifs, de la basse-cour : le maréchal Sokinga, qui a la carrure d'un « éléphant » dans *Les Fleurs des Lantanas*, considère indifféremment ses maitresses et ses autres proies comme des « poules » (p.15) ; la « mère » du docteur Bukadjo arrêté et séquestré pour sa fermeté et sa droiture face à la corruption, se sent comme une « poule dépossédée de ses poussins » (p.143) devant le système d'arbitraire établi dans ce même roman. L'infirmière Gazi Yana, qui est la cause de cette arrestation se trouve, elle aussi, dans la situation d'un « oiseau pris au piège » (p.50) des pressions des puissants. Dans la pièce *Bonjour Monsieur le Ministre* de Ngandu Nkashama, le tout-puissant ministre Nzuayi wa Nzuayi récemment nommé « ministre des Oiseaux » voit déjà sa femme comme une poule parmi tant d'autres. Il le lui fait savoir avec beaucoup de mépris : « Tu seras l'une parmi les vingt ou les trente qui composeront mon poulailler, et les autres oiseaux de toutes mes cages. Sans compter ceux qui chanteront dans les bocages, rien que pour moi » (p.23). Dans le même temps, les citoyens massacrés dans *Notre sang* sont assimilés à des « canards » (p.71) inoffensifs devant le « léopard » assoiffé de sang. On voit enfin dans *Zérocrate* un personnage sans autre nom que celui de Perroquet, occupé à dénoncer, un peu comme une conscience neutre, les tares des humains (pp.17-120).

La panoplie du bestiaire s'élargit encore aux images de mammifères fragiles, comme on peut l'observer dans *Les Fleurs des Lanatanas* : Motungisi, puissant ministre du régime du dictateur Yéli Boso, traite ses maitresses de « musaraignes » (p.208). C'est le même regard méprisant que porte également, dans *La vie et demie*, le Guide Providentiel sur Chaïdana, la fille de Martial, son éternel opposant, qu'elle traite de « chienne » (p.80).

D'autres rapprochements bestiaires dégradants réfèrent tantôt au poisson : le héros Joseph Niamo martyrisé par la soldatesque du tyran dans *Le mort vivant*, se débat comme « un poisson au bout de la ligne » (p.52) ; tantôt à l'amphibien : le docteur Bukadjo, héros de *Les Fleurs des Lantanas*, est ravalé au rang de « crapaud » (p.195) par le redoutable ministre Motungisi à qui il tient tête ; tantôt encore aux insectes : Nzetemabé, dans *Le mort vivant*, qualifie le général Péreira, son ennemi, de « punaise » (p.140) ; le médecin Bukadjo, devant ses justiciers dans *Les Fleurs des Lantanas*, est regardé comme « un cafard dans un poulailler » (p.91) ; le Guide Providentiel, dans *La vie et demie*, traite ses opposants de « mouches » (p.80) ; tandis que dans *Le Paradis violé*, le peuple est réduit au statut de fourmis, mouches et moustiques (p.26).

Notons que « la dégradation par l'animalisation peut atteindre le peuple. […] c'est souvent le regard des riches et des puissants qui fond la foule dans un anonymat humiliant » (Chitour, 2008 : 98-99). Ce regard humiliant, déshumanisant se traduit par des métaphores et des comparaisons zoomorphisantes de vulnérabilité relevées dans l'analyse. À travers celles-ci se perçoit une volonté des écrivains d'exposer certes la fragilité des « cibles », mais surtout la bestialité du commandant postcolonial dont la cruauté dépasse tout entendement humain. L'ensemble des textes analysés illustrent ainsi la cruauté des hommes par des actes d'une horreur indescriptible qui construit du commandant postcolonial un statut de monstre.

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

2 Le commandant postcolonial : un cannibale...

Les figurations bestiaires de puissance relevées dans les textes à propos du commandement annoncent une cruauté extrême observée à travers les actes commis à l'encontre des « cibles » du pouvoir, elles-mêmes représentées par des images de vulnérabilité. Des représentations « pour dire l'avilissement et la dérive du monde humain » (Asaah, 2008 : 31). Les univers fictifs des différents textes analysés correspondent ainsi à la jungle où la violence du commandement domine sous des formes diverses : incarcérations, torture, tueries, etc. Un constat antérieur pourrait valablement s'appliquer ici : « la prégnance de la mort dans ces univers s'explique avant tout par une tradition [mieux, une obsession] de sang : les textes analysés montrent en effet que les sociétés terrorisées sont [...] des "terres de mort", des terres de meurtres où la mort est présente à chaque pas. [...] les textes étalent de manière choquante et récurrente les morts, les cadavres déchiquetés, étripés, entassés, etc., sous les yeux du lecteur. Cette omniprésence des horreurs et du sang est du reste inscrite dans une tradition funeste qui oriente l'évolution politique » (Kangulumba, 2017 : 33). Il faut préciser que le commandement postcolonial, souvent dirigé par des hommes en uniforme, est servi par des « corps » fidélisés et endoctrinés, tels l'armée, la justice, le parti ou autre, qui répandent la terreur. Le commandant et ses « corps » apparaissent comme des cannibales qui barbotent dans une même mare de sang. Leur cannibalisme se perçoit à la fois dans leur discours et dans leurs actes, comme on peut l'observer dans différents textes.

Dans la pièce *Zérocrate* de Nzey van Musala, Tonton Général, qui vient de prendre le pouvoir, déclare solennellement : « Filles et fils de nos pères. Dans la moiteur du cataclysme qui nous a frappés [...], les hommes du pouvoir [...] ont abandonné le pouvoir, orphelin, dans la rue, tremblant sur un bout de trottoir. Je me suis baissé et je l'ai [ramassé]. Et me voilà donc au sommet, patron des patrons, de la hiérarchie politique. Que celui qui est contre lève le petit doigt et je le trancherai d'un coup de dents ! » (pp.30-31). Le régime de Tonton Général se prédispose ainsi à ne souffrir aucune protestation. Par la menace de « trancher d'un coup de dents » le doigt de tout protestataire, tonton Général annonce symboliquement la terreur et le cannibalisme de son régime. Il agit exactement comme le dictateur Macrocéphale qui, dans le roman *Pleure ô pays ou les naufragés de l'histoire* d'Ilunga Kayombo, agite de semblables menaces à l'égard de ses opposants : « Il est interdit, sur toute l'étendue du Kayeye [pays], de lever la main, l'index et le pouce en forme de V » (p.33), pour victoire. Les réfractaires risquent de voir « leurs mains amputées de ces deux doigts » (p.33). Lorsque le tyran Macrocéphale exécute ses menaces, beaucoup parmi son peuple sont incarcérés et torturés, perdent l'une ou l'autre partie de leur corps ou sont carrément massacrés. Le héros Justin maintes fois emprisonné et martyrisé sombre dans des évanouissements fréquents (p.138), pendant que d'autres citoyens, prisonniers ou fidèles de toutes les églises qui manifestent, sont froidement assassinés. Les rues sont jonchées de cadavres. Le héros indique qu'il est inutile compter les morts dans son pays, car « le nombre de décès va croissant » (p.42) tant Macrocéphale et ses sbires se délectent du sang qui coulent constamment. Pour cette raison, le pays est devenu un « véritable mouroir de la société kayeyoise » (p.42), une « vraie terre de la mort »

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

(p.113) et Macrocéphale, un « vampire », un « cannibale d'Afrique » (p.54), qui joint sa menace à l'acte.

Dans la pièce *La mère malade* d'Alain Linsoussi, le premier ministre mis en scène ne tolère pas que son compatriote Sonagnon, fonctionnaire intègre, dénonce sa mauvaise gestion du pays. Pour le faire taire, le ministre n'hésite pas d'ordonner l'assassinat de deux jeunes étudiants et de déposer leurs corps dans la rue de Sonagnon pour mieux imputer le meurtre à celui-ci. Lorsque Sonagnon rejette les accusations, le ministre, à l'instar de Tonton Général dans *Zérocrate* et de Macrocéphale *Pleure ô pays…*, menace d'attenter à son intégrité physique : lui couper ou lui arracher la langue (p.17, 37). Surtout, face à la détermination de l'accusé à dire la vérité, le premier ministre ordonne de tuer Sonagnon et sa femme, ainsi que leur avocat ; puis de bruler leurs corps (p.12, 41, 60-65). À l'agent de service qui commence à montrer quelques scrupules, surtout pour tuer la femme, innocente, de Sonagnon, le ministre ordonne : « Vous connaissez la règle. Vous devez éliminer cette dame. […] Vous exécuterez cette opération […]. Vous avez tué plusieurs personnes. Un (sic) de plus n'est en fait rien ! […] Un policier ne doit … [pas réfléchir] » (pp.62-63). Mais, grâce au discours de Sonagnon, l'agent redevenu conscient n'obéit plus à perpétrer des tueries, mais annonce sa démission. Le ministre ordonne à d'autres agents de l'éliminer : « Impossible de partir, Monsieur. […]. Parce que justement, vous pouvez nous créer des problèmes. Vous connaissez déjà beaucoup de secrets. […] Vous ne quitterez pas cette salle. Gardes saisissez-le et appliquez-lui la règle. […] surtout tâchez de brûler le corps après l'opération » (pp.63-66). La « règle » à appliquer à la victime, c'est celle qui est en usage dans le pays : tuer impunément et bruler le corps de tous ceux qui osent parler contre le régime. Tuer sans le moindre remords…

Dans *Bonjour Monsieur le Ministre* de Ngandu Nkashama, le fossoyeur Nzuayi wa Nzuayi récemment nommé ministre fonctionne déjà avec l'esprit de cannibalisme. Comme Tonton Général, Macrocéphale et le premier ministre évoqués ci-haut, il profère des menaces à ses anciens collègues de service : « Je ne suis plus Nzuayi. C'est Monsieur le Ministre […]. Hier, c'était hier. Aujourd'hui n'est pas hier […]. Je ne suis le copain de personne. Sauf de mes collègues Ministres. Le premier qui m'appelle son copain, je lui ferai voir ce qu'il va voir » (pp.62-63). Ce qu'il compte faire, ce que la victime va voir, mais que Nzuayi ne nomme pas, ce sont des actes de cruauté pouvant aller jusqu'à donner la mort. La parole du nouveau ministre ne tarde d'ailleurs pas à se concrétiser : des arrestations (p.62) à la torture (p.69) injustifiées, il explicite son projet de société à la faveur d'un présent (un petit cercueil) que lui offrent ses anciens collègues des pompes funèbres. Nzuayi veut régner non pas sur les vivants, mais sur les morts, les seuls qui lui soient chers. Toute son action est destinée à donner la mort, à tuer le plus d'humains possible. Il fait même une promesse à ses anciens collègues : « Oh ! Mes morts ! Mes vénérables morts ! […] J'ai envie que tout ce pays soit transformé en un vaste cimetière. […] Et j'y arriverai. Je ne vous oublierai pas, mes amis. Je vous enverrai beaucoup de morts. Vous aurez beaucoup de travail […]. Et du travail qui ne finit pas » (p.66). Le ministre Nzuayi veut que son projet funeste devienne le programme de tout le gouvernement et le petit cercueil reçu de ses anciens collaborateurs, l'emblème du pays : « Et vous m'offrez un cadeau impérissable. Je ferai part de votre geste si précieux au Président de la République. Cela doit être

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

le symbole de notre pays : un beau petit cercueil en bois, orné de zinc, pour chaque citoyen, qui n'a plus d'autres espoirs que d'y aller dormir, pour l'éternité. Alors, c'est nous, les constructeurs des villes nouvelles : les villes souterraines » (p.66).

La transformation du pays en un vaste cimetière, des villes terrestres en villes souterraines, c'est-à-dire des vivants en cadavres, et donc de la vie en mort, c'est le seul objectif qui obnubile l'esprit du ministre Nzuayi. C'est un vaste projet qui met en évidence le cannibalisme du dignitaire et de tout le gouvernement dont il croit faire partie. Un tel idéal d'anéantissement du pays et de ses habitants se perçoit également dans les autres textes du corpus. Dans la pièce *Notre sang*, le commandant « léopard » et ses « corps fidélisés » ont mis en place « une machine infernale. […] Ils ont le goût du sang » (p.60). Ils mâtent tous ceux qui s'opposent à l'ordre établi. Les conséquences de leur action sont nettes : « les corps jonchent le sol. […] Chasse à l'homme. Ils continuent de tirer enivrés par le sang. […] Massacre gratuit » (p.60). La soif inextinguible de sang augure l'extermination du peuple : « Le léopard blessé…boit du sang. […] Des ruisseaux de sang. Des rigoles de sang. Un fleuve de sang. Du sang innocent » (p.69). Par conséquent, le pays tout entier git constamment et intensément dans « un flot de sang. Sang rouge » (p.71) qui, justement, « a rougi la route […], a nourri le macadam [et] a été bu par le vampire du pouvoir » (p.70). La préoccupation du commandant-léopard dans *Notre sang* est la même que celle du ministre Nzuayi dans *Bonjour Monsieur le Ministre*, mais aussi celle du Camarade Président dans *Les petits garçons naissent aussi les étoiles* d'Emmanuel Dongala Boundzeki. Ici, l'atmosphère générale est semblable à celle décrite dans *Notre sang,* parce que le sang y coule à profusion, en raison, déjà, « de nombreux coups d'État » successifs (pp.11-12).

Ensuite, le dernier pouvoir en place, celui du Camarade Président, a institué un parti politique unique et inique dénommé *PCT,* « parti coupeur de têtes » (p.189), à l'actif duquel ne figure que le carnage. Le narrateur évoque l'enfer quotidien vécu par le peuple face au pouvoir : « Des mots qui défiaient les fusils et la mort […]. Je ne me souviens plus que des cris, des larmes et du sang […] Je me souviens du sifflement des balles, des odeurs, de la fumée lacrymogène, des cris, des cris, des cris. [Un] enfer. On n'a jamais su combien de morts il y eut […] On n'a jamais su combien de corps la petite rivière avait charriés vers le grand fleuve. La rumeur disait que la soldatesque présidentielle n'avait cessé de tirer que parce qu'ils avaient vidé toutes les minutions de la poudrière de la ville […] » (pp.227-228). Les ravages de la répression incluent également les victimes de la torture extrême et des condamnations à mort arbitraires (p.192). Le narrateur observe à juste titre la prégnance du sang sur le pays, « un pays meurtri, écœuré, où l'odeur du sang et de la poudre à canon imprégnait toute chose. [Dans] le ciel […], même le croissant de lune racorni comme un globule rouge de drépanocytaire apparaissait rougeâtre comme si sa lumière traversait un brouillard de sang » (p.228).

Le sang versé par le Camarade Président le rapproche non seulement de toutes le figures du commandant déjà analysées, mais également d'autres, comme le Président-Fondateur qui, dans *Maïgida ou le chasseur d'illusions* de Daniel Etounga-Manguelle, « [achève], d'un coup de feu tiré à bout portant, [l'opposant] Maïgida [et ordonne] qu'on ne laisse aucun témoin vivant »(pp.94-95). Par cet acte, le président-Fondateur

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

montre l'exemple à ses services pour répandre le plus de sang dont le pouvoir s'abreuve à l'excès. Des prisonniers et des citoyens innocents en feront les frais. Le maréchal décrit dans *Le paradis violé* de Fweley instaure aussi une « révolution qui sonne la mort », dans une « république de l'horreur » ; il « [suce] le sang des autres. Du sang pour survivre » (pp.89-90). Il n'hésite pas à réprimer les révoltes et les rébellions, ni à pendre publiquement ses opposants (p.58) ; ou même à laisser mourir ses compatriotes comme des mouches (p.26). C'est qu'ici également, le pouvoir « continue de tuer impunément » (p.71), ainsi que l'observe le héros-narrateur, et « le sang coule » (p.58) sans arrêt. Ainsi, le pays sombre dans l'« architecture de la douleur » de sorte que « le souffle fil de la vie s'égare » (p.65) ; comme d'ailleurs dans *La chorale des mouches* de Dieudonné Mukala Kadima Nzuji où le tyran Oré-Olé prend le pouvoir dans le sang (coup d'Etat) ; puis, avec l'appui de sa funeste Brigade Moustique, massacre tous les réfractaires à son régime, notamment les hommes-singes (p.99), et même les innocents, comme ces adolescentes enlevées, séquestrées, violées, tuées et jetées dans le fleuve selon la macabre stratégie du régime (p.22). Le héros Sam-Jo qui ne compose pas avec le tyran est voué au même traitement (pp.283-285). Le sang est la raison d'être d'Oré-Olé, comme de tous les commandants déjà listés. Il faudrait encore leur adjoindre le dictateur-tigre Yéli Boso et ses acolytes qui, dans *Les Fleurs des Lantanas* de Tchichellé Tchivéla, distribuent la mort en République de Tongwétani et se baignent dans des flots de sang.

Un des ministres du dictateur joue impassiblement le jeu lugubre d'introduire le canon d'un revoler dans l'anus d'un opposant (p.88) et promet une mort identique au héros. Ce geste est tout symbolique de la cruauté caractéristique du régime. C'est le même mode fonctionnement qu'on retrouve dans *Le mort vivant* d'Henri Djombo où « la majorité des gens vit dans la peur et l'incertitude permanentes, car la mort s'embusque partout » (p.136). C'est que le tyran Nzétémabé Bwakanamoto, véritable tigre en furie, ne s'embarrasse point d'éliminer le moindre obstacle à son régime, fût-ce même à l'intérieur de celui : « Regardez la racaille qui m'entoure ! Des vauriens […] Ils veulent tous mon fauteuil, mais ces misérables ne savent pas ce que je leur réserve comme surprises » (p.146). Il ne faut pas s'y méprendre : les « surprises » n'ont rien d'amical ici ; elles sont plutôt tragiques, puisqu'elles sous-entendent atrocités, sévices et carnage. Lorsque le héros Joseph Niamo, affreusement torturé, s'évanouit mais reste encore vivant, les services du tyran veulent venir à bout de cette résistance qui leur fait échec. Ils décident de vérifier ce qui se passe à l'intérieur du corps de leur victime et qui fait que celle-ci ne meure pas : « […] une opération qu'ils projetaient pour le lendemain. On m'ouvrirait le crâne, les veines, les viscères, les reins tout le corps pour en extirper la bête qui me refusait à la fois la vie et la mort. […] Avec le mal qu'ils auraient à me mettre en pièces détachées, la remise en état serait chose impossible » (p.61). Outre celui du héros Joseph Niamo, d'autres crânes sont ouverts par rage (pp.122-124) ; d'autres victimes encore, des prisonniers, sont sectionnés, égorgés déchiquetés, démembrés par fusillade ou décapités par pendaison. Ces actes donnent la mesure de la cruauté du régime.

Il faut dire que c'est par des techniques de torture très élaborées, comme le sectionnement des parties génitales et les déboîtements des crânes (p.61), la suspension dans le vide des victimes menottées et blessées comme des bêtes à l'abattoir (p.52), que Nzé-

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

témabé Bwakanamoto terrorise tout son peuple. Il tue lui-même ou fait tuer par ses services. Les corps des victimes sont martyrisés à révulser les cœurs : « […] il fallait se conformer ridiculement au rituel prévu pour l'exécution des condamnés à mort, tandis qu'on laissait crever, comme des mouches, les autres qu'on égorgeait. Qu'on pendait. Qu'on noyait. Qu'on brûlait. Qu'on décapitait. Qu'on étripait. Qu'on fusillait. Qu'on assommait. Qu'on crucifiait. Qu'on asphyxiait. Qu'on poignardait. Qu'on faisait disparaitre. Qu'on enterrait vifs » (pp.107-108). Dès lors, on ne peut s'étonner que la liste de ses victimes soit « aussi longue que le tour de la terre » (p.93), comme l'indique le narrateur. Sur ce point, Nzétémabé Bwakanamoto ne diffère pas du dictateur qui, dans *Le doyen marri*, envoie ses Hiboux massacrer des étudiants sur un campus : « Ils utilisaient des projectiles de tous calibres, des barres de fer, des lames tranchantes. Ils massacraient, tailladaient, amputaient, coupaient à la hache. Des chairs, des membres, des organes. Des têtes, des cous. Des poitrines » (p.172). Il est ainsi question d'un « amoncellement des cadavres [qui] n'était même plus monstrueux » (p.172), tellement les sens sont tétanisés par la vue du nombre élevé des victimes. Même lorsque le héros Sadio Mobali médecin se transforme et joue au dignitaire du régime, son jeu est un jeu macabre avec le corps humain : il ne pense qu'à « découper », à « découper en rondelles », à « enlever les abdomens », à « trancher les têtes » et à « dépecer » ses collaborateurs (pp.180-186). L'obsession de verser le sang humain caractérise ceux qui sont en position de puissance.

Dans *La vie et demie* de Sony Labou Tansi, le sort de l'opposant Martial, charcuté par le Guide Providentiel, ramène à la même isotopie du corps humain massacré et désacralisé. Les gestes de cruauté décrits ne semblent pas procéder d'un être humain. Le Guide Providentiel, à qui est présenté l'opposant arrêté, commence par lui enfoncer son couteau de table dans la gorge, lui ouvre le plexus du ventre, laissant pendre les tripes saignantes ; lui enfonce à nouveau le couteau de table à tour de rôle dans chaque œil (pp.11-13 ») ; puis, il lui tire des balles d'oreille à oreille (p.13), et vide des chargeurs au milieu de son front, sur le haut de son corps ; le découpe en deux avec son sabre, et l'étripe (p.14, 19) ; il sert du champagne empoisonné au haut du corps de Martial (p.15) ; le ressabre et l'émiette avec fureur avant d'ordonner qu'on fasse, avec les morceaux du corps de Martial, du pâté et une daube impure à servir aux enfants et à la femme de celui-ci (pp.16-19). La rage des gestes du Guide Providentiel, qui assassine aussi la quasi-totalité de la famille de Martial avec le même couteau de table (pp.18-19), s'accentue chaque fois que Martial refuse la mort imposée par son bourreau (p.13), ou lorsque les proches de l'opposant boudent le pâté qui leur est servi (p.18-19). Il n'est pas possible de rendre par écrit la cruauté de cette scène ; il vaut mieux la lire soi-même pour mieux percevoir toute l'horreur qu'elle expose et toute la répugnance que celle-ci suscite. Il faut encore dire que la suite du roman s'inscrit dans cette cruauté inaugurée par le Guide Providentiel et perpétuée par les générations suivantes de Guides aussi féroces les uns que les autres. Le résultat de ce déchaînement de cruauté est que « le sang coulait à flots […] Le sang coulait toujours » (p.12). Ce qui se passe dans la suite avec les guides successifs incline à considérer que le sang macule toutes les pages du roman et que l'essaimage des « cimetières maudits » (p.150) dans le pays rejoint le même idéal macabre du ministre Nzuayi, dans *Bonjour*

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

Monsieur le Ministre, de construire des nouvelles villes souterraines (cimetières) en anéantissant le peuple.

On voit bien que les personnages du commandement sont des inhumains et se comportent vis-à-vis du peuple comme des bêtes sauvages. Il importe dès lors de décoder dans les textes analysés le sens de la zoomorphisation des personnages en même temps que de leurs actes de violence. Car, une telle pratique scripturale généralisée ne saurait être gratuite dans le chef des écrivains.

3 Zoomorphisation des personnages et connotation

Le recours au bestiaire dans la littérature africaine représente, sur le plan de la forme, un ancrage dans l'oralité traditionnelle, ainsi que le souligne le témoignage de Jean-Fernand Bédia. Les textes analysés n'échappent donc pas à ce mouvement de l'oraliture du fait de la zoomorphisation des personnages. Mais, c'est surtout sur le plan du contenu et de la connotation que nous insisterons puisqu'ici, les personnages font « l'objet d'une assimilation symbolique » (Durand, 1992 : 72), laquelle requiert un recreusement métaphorique pour élucider le sens. Selon Augustine Asaah, « tout se passe comme si, devant la détérioration des conditions de vie en Afrique avec tout ce que cela comporte de dégénérescence humaine, de dérèglement sociopolitique et de retour en force des fauves dans un nouveau siècle naguère proclamé comme "ère du renouveau africain", les écrivains se trouvaient sollicités par le besoin atavique de recourir à la faune pour [...] relater l'abrutissement des gouvernants comme des gouvernés », et particulièrement « l'animalisation des gouvernants » (Asaah, 2008 : 34, 45). Or, il faut rappeler que « la plupart du temps l'animalité [...] endosse simplement le symbolisme de l'agressivité, de la cruauté » (Durand, 1992 :90).

Ainsi, la lecture des textes du corpus montre que « bon nombre de potentats sont décrits comme des animaux de la jungle » (Coussy, 2000 : 90) et posent contre leurs concitoyens des actes d'une violence extrême qui culminent dans des tueries et des flots de sang. Ces actes sont d'une gravité et d'une permanence telles que leur représentation ne saurait être innocente. Leur généralisation dans les romans et pièces de théâtre examinés semble relever d'une volonté commune des écrivains de mettre en évidence l'obsession du commandant postcolonial de cannibaliser l'être humain. On pourrait ainsi interpréter les métaphores et les comparaisons zoomorphisantes utilisées par les auteurs en liaison avec ces actes d'anthropophagie des agents du commandement représentés ; c'est-à-dire qu'il y a lieu d'établir un rapprochement entre l'animal et l'homme africain qui dirige. Il s'agit d'appréhender ce glissement de l'humain vers l'animal sur fond d'interrogation : pourquoi, en fait, les écrivains confèrent-ils aux humains (dirigeants africains) les traits d'animaux nuisibles ? Pourquoi leur confèrent-ils ce que Alpha-Noël Malonga appelle « identité animalière » (2002 : 82) ? La réponse implique de rappeler, comme disait Salluste (Conjuration de Catilina, I), que l'homme est un être supérieur doté de raison et de moralité, et que l'animal est dépourvu de ces qualités. C'est dans ce sens que Jean Rostand considérait que « la raison et la pensée, c'est l'orgueil de l'homme par rapport à l'animal » (1939 : 199). La raison et le sens moral commandent que l'homme, le dirigeant africain en l'occurrence, traite son concitoyen avec égards, avec dignité, dans le respect de son humanité.

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

Pourtant, tel n'est pas l'attitude du commandant postcolonial représenté dans les textes analysés. Sa zoomorphisation le ravale au rang d'un animal dont Yves Clavaron (2011) dit qu'il est presque toujours défini de manière négative par la philosophie et qu'il est dépourvu de tout ce qui est le propre de l'homme : la parole, la raison, le rire, etc. En fait, comme le remarque aussi Alpha-Noël Malonga (2002 : 81-82), « tous les animaux ont en commun d'être mus par l'instinct et d'être incapables de pensée logique. [Ce qui] est à comprendre comme une dénégation de toute intelligence […] et comme une stigmatisation de la brutalité humaine ».

À ce propos, il est très significatif que, dans *Zérocrate* de Nzey van Musala, une série de personnages animaux, à savoir Gorille, Perroquet, Crocodile, semblent représenter une conscience neutre pour critiquer l'état de la société (pp.17-18). Ce sont eux qui, à y regarder de près, raisonnent comme auraient dû le faire les humains. Perroquet pense que ceux-ci ont failli « faute de conscience. Qu'est-ce qu'ils sont bêtes ces hommes… » (p.18), dit-il. Crocodile est même étonné de ce manque de conscience chez les humains : « C'est curieux finalement. De l'homme ou de l'animal que je suis, qui est plus bête au bout du compte ? » (p.18) La raison a quitté les humains pour habiter les animaux. Perroquet s'en rend compte et s'adresse aux autres en ces termes : « Si vous pouvez m'écouter, amies bêtes, on renverse les rôles, officiellement proclamés à leurs eaux nues » (p.18). Ce renversement des rôles entre animaux et humains est la conséquence de la dérive de ces derniers, coupables de tant de « carnage », ainsi que l'observe Gorille : « Dommage !… Le monde est devenu une foire où les pharaons s'empoignent sans merci. […] Les hommes n'ont plus le courage de se regarder… » (p.17). Il faut donc comprendre entre les lignes que les « pharaons » qui dirigent ce monde, en l'occurrence l'univers postcolonial représenté dans le corpus, sont conduits par une logique de violence qui répond à leurs seules pulsions, très loin de toute considération éthique. C'est que le commandant postcolonial est perçu comme un homme sans humanité, un homme animalisé parce qu'il ne fait plus ni l'usage de sa raison, ni aucune preuve de moralité. Il agit comme un animal prédateur et semble avoir de l'être humain, son semblable, une perception tout aussi zoomorphisante. Cette posture expliquerait les actes de cannibalisme sur ses concitoyens, ses victimes. L'animal puissant ne voit dans l'animal faible que sa proie, sa victime. Les fameux guides providentiels dans *La vie et demie*, Nzétémabé Bwakanamoto dans *Le mort vivant*, les Hiboux et Sadio Mobali dans *Le doyen marri*, Yéli Boso et ses ministres dans *Les Fleurs des Lantanas*, Oré-Olé dans *La chorale des mouches*, Nzuayi dans *Bonjour Monsieur le Ministre*, Tonton Général dans *Zérocrate*, pour ne pas reprendre toute la liste, illustrent cette *sortie* de l'humanité non seulement dans le regard qu'ils portent sur l'être humain, mais également dans leur propre être. Ils déshumanisent l'Autre, désacralisent l'humain et se déshumanisent eux-mêmes. Ils violent toutes les vertus humaines et deviennent des anti-Hommes. Leur animalité est concrète dans leurs actes de cruauté. Mais alors, d'où vient que dans l'homme germe et se déploie tant de cruauté ?

L'analyse fait apparaître que si le commandant postcolonial agit comme un animal cruel, s'il n'a plus aucun repère moral, s'il ne peut plus réfléchir correctement, c'est parce que sa raison et sa conscience sont désormais conquises et noyées par l'ouragan des intérêts personnels qui éjectent tout son être du cercle de l'humanité. La volonté de puissance, les éclats de la gloire, le goût du luxe et l'attrait des privilèges du pouvoir

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

ont complètement éteint en lui la raison, la sensibilité, bref tous les sens et toutes les vertus de l'être humain. C'est ce que montre, dans *La vie et demie*, et comme un paradigme, le guide providentiel Jean-Brise-Cœurs qui tient, devant son peuple et peu avant son suicide, des propos très symboliques de cette vacuité de réflexion et d'éthique : « Chers frères, chères sœurs ! Je meurs pour vous sauver de moi. Là-dedans (il frappait sa poitrine), oui, là-dedans, je constate que ça n'est plus complètement humain. Là aussi (il montrait sa tête), oui, là aussi, ce n'est plus humain » (p.142).

Loin de toute rationalité et de toute considération morale, le commandant postcolonial s'obstine à préserver le pouvoir comme un bien privé qui lui offre tous les privilèges. La cruauté observée naît de l'égoïsme glouton engendré par sa « politique du ventre », pratiquée comme un réflexe psychique mimant obsessionnellement l'esprit colonial de domination, mais également le confort (luxe et luxure) de l'ancien maître. C'est ainsi que « tous les Nègres instruits [qui] avaient pris la relève des Blancs, […] leur ont également emprunté les travers. Ils ont le cœur dur comme la pierre » (Atondi-Monmondjo, 2002 : 252). Mais, ce mimétisme est à ce point exacerbé aujourd'hui qu'il donne naissance à un nouveau concept littéraire, le *vévéfisme* (Kangulumba, 2017 : 53), tenu pour l'une des principales explications à tant de cruauté. Il s'agit d'un « phénomène observé en littérature africaine au lendemain de l'indépendance et qui désigne la ruée caractéristique du commandement vers les biens matériels, les biens de consommation. Cet engouement des dirigeants engendre très rapidement une véritable mode "VVF" ou "VVVF", c'est-à-dire, ainsi que le résume la critique, "les villas, les voitures, le vin, les femmes". Les sigles "*VVF*" et "*VVVF*" sont le condensé de la prospérité tant recherchée par le commandement. Le terme *vévéfisme*, forgé à partir de ces sigles, définit donc l'inclinaison du commandement à "posséder", pour sa jouissance personnelle, ces "objets" de plaisir, auxquels devrait naturellement s'ajouter l'argent et qui le fascinent tant » (Kangulumba, 2017 : 53-54). Ainsi donc, par rapport à la cruauté, le lien avec le *vévéfisme* parait consubstantiel, comme on peut encore le percevoir : « La violence de l'ethos de la consommation, en ce qu'elle conduit à la "privatisation" du pouvoir et assure une suprématie économique par rapport aux sujets, engendre dans le chef du commandement des mauvais réflexes d'autoprotection ou de défense. Ces réflexes se traduisent principalement par l'institutionnalisation de la violence comme unique type de rapports avec le peuple. […] La volonté de jouir seul du pouvoir, c'est-à-dire de servir son propre intérêt, entraîne la production d'une énorme violence en vue de marginaliser méthodiquement le peuple et de le confiner dans un espace de mort. [Ainsi] les actes d'incarcération, de torture, de privation de parole et de trucidation. Tous ces actes amenuisent quotidiennement le schéma de vie du peuple. Ce rétrécissement tragique de l'existence, les personnages-victimes du commandement le subissent cruellement » (Kangulumba, 2017 : 54).

Conclusion

La peinture des agents du commandant postcolonial dans les textes du corpus les montre comme des anti-Hommes : il n'y a plus en eux le moindre soupçon d'humanité, du fait de leur positionnement comme « émissaires de l'horreur absolue » (Nauman, 2001 : 7). Zoomorphisés, ils ne perçoivent pas non plus comme humains leurs concitoyens sur qui leur cruauté se déchaîne : « ils sont semblables à des divinités infernales

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

grâce auxquelles triomphent l'excès, la violence et la démesure et l'esprit de destruction » (Kazi-Tani, 1995 : 265-266). Des commandants égoïstes et anthropophages, sans *tête* ni *cœur,* en somme. Ce sont des figures de l'excès et de l'abus (Mbembé, 1995 : 79) dont la zoomorphisation culmine dans leur « Ogrisation » (Kangulumba, 2017 : 68), c'est-à-dire leur assimilation, à juste titre, à des Ogres dévoreurs d'hommes : « Ce sont des carnivores. S'ils mangent la chair des bêtes […], leurs préférences vont nettement à la chair humaine. Ce cannibalisme est même un de leurs traits principaux […]. Ils sont sanguinaires et sans pitié, brutaux et violents […]. Leurs réactions sont primitives, impulsives, ne manifestant aucun sens moral » (Hulstaert, cité par Kangulumba, 2017 : 68). C'est à cause de leur cruauté sans limite que ces « rois quittent leur humanité pour devenir des monstres […], ils transforment leurs sociétés en nœuds de violence et de folies diverses puis finissent par recouvrir les rêves et la volonté des peuples d'une chape de nuit » (Dabla, 2001 : 18). Pour ces raisons, leur pouvoir tyrannique convertit la postcolonie en une « société [qui] est violence totale » (Biaya, 1995 : 111) et « une économie de la mort » (Mbembé, 1995 : 91).

Certains, comme Mongo Beti, considèrent que c'est une malédiction pour l'Afrique indépendante d'être gérée par une telle engeance de dirigeants inhumains ; que l'indépendance est la source de nos malheurs en Afrique. Car, à cause du *vévéfisme* et de la cruauté que l'indépendance a engendrés, le dirigeant africain postcolonial, caractérisé par la « vacuité de conscience » (Ngandu, 1989 : 23), est devenu un anti-Homme, un redoutable prédateur pour ses propres frères. Il a renié son humanité par sa cruauté, elle-même commandée par l'obsession de conserver le pouvoir et les privilèges y afférents. Il s'ensuit que l'espace des textes où évoluent les agents du commandement correspond à la jungle, « une jungle humaine » (Abomo-Maurin, 1992 : 31), ou à un « univers privé de toutes normes éthiques où […] c'est la violence qui fait rebondir l'action […] en une surenchère de cruauté et de sadisme » (Coussy, 2000 : 90-91). Ces agents du commandement se révèlent, selon le narrateur de *Le Paradis violé*, des « hommes vidés » *de* et *dans* leur sève, leur pensée et leur humanité(p.26). Bernard Ossouma parle vertement « de la vacuité du personnel politique local » (1995 : 118) en Afrique. La représentation de ces anti-Hommes dans les textes permet de dénoncer la « barbarie de l'homme à l'endroit de l'homme sous toutes ses formes » (Labou-Tansi, cité par Coussy, 2000 : 91). Dans l'espoir d'arrêter cette barbarie, un des personnages laboutansiens de *La vie et demie*, le guide Jean Apocalypse, fait d'ailleurs réfléchir, dans un instant de grande lucidité, son frère, le cruel guide Félix-le-Tropical, qui compte lui arracher son cœur. Il tente de le ramener à l'humanité en lui montrant que tuer est un geste inutile (pp.162-163).

Cette analyse, qui montre la déshumanisation de l'Afrique par les horreurs, devrait interpeller les consciences en vue d'une rupture d'avec la conception *vévéfique* du pouvoir qui sous-tend la personnification pathologique de celui-ci et ses monstruosités. Dans les textes examinés se perçoit l'engagement des auteurs, dont l'écriture obscène, quasi carnavalesque, expose l'escalade de la cruauté du commandant postcolonial, depuis sa zoomorphisation jusqu'à son « Ogrisation ». Par la performance de ces procédés, le commandant postcolonial sort de son humanité et dérive du statut d'animal féroce à celui, plus accentué, de monstre terrifiant, de cannibale. En fait, ici, la « révélation de l'identité animalière est tributaire et participe de la dérision [qui]

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

vise le respect des droits de l'homme au sens très large , le refus de l'autocratie, le triomphe du vrai, du bien et de l'humanisme » (Malonga, 2002 : 88). En d'autres termes, l'« identité bestiale [attribuée au commandant postcolonial] s'offre, par antiphrase, comme une célébration de l'humain et de l'humanisme » (Bokiba, 2002 : 8-9). Il s'agit donc, pour les auteurs, de faire prendre conscience que la boulimie de cet Ogre du pouvoir pourrait, si on n'y prend garde, à terme, décimer l'espèce humaine. Par cette surexposition de l'horreur déshumanisante, les écrivains postulent en fait a contrario la régénérescence ou la « ré-humanisation » de l'Homme africain pour mieux servir l'Afrique.

Références bibliographiques

Corpus Dongala boundzeki, Emmanuel (1998). *Les petits garçons naissent aussi des étoiles*. Paris : le Serpent à Plumes.

Djombo, Henri (2000). *Le mort vivant*. Paris : Présence Africaine.

Fweley Diangitukwa (1996). *Le Paradis violé*. Saint-Légier : Afrique Nouvelle.

Ilunga Kayombo, Bernard (1997). *Pleure Ô pays ou les Naufragés de l'histoire*. Paris : L'Harmattan.

Labou Tansi, Sony (1979). *La vie et demie*. Paris : Seuil.

Linsoussi, Alain (2009). *La mère malade*. Laval/Québec : Fondation littéraire Fleur de Lys.

Mikanza Mobyem, Norbet (1991). *Notre sang*. Kinshasa : AS-Editions.

Mukala Kadima, Nzuji (2003). *La chorale des mouches*. Paris : Présence Africaine/Hémar.

Ngandu Nkashama, Pius (1994). *Le doyen marri*. Paris : L'Harmattan.

-(Sous le pseudonyme d'Elimane Bakel) (1983). *Bonjour Monsieur le Ministre*. Paris : Silex.

Nzey Van, Musala (2019). *Zérocrate*. Kinshasa : Nzoi.

Tchichele Tchivela (1997). *Les Fleurs des Lantanas*. Paris : Présence Africaine.

Articles

Abomo-Maurin, Marie-Rose (2002). « Volonté d'enracinement et besoin d'ouverture : le cas de La Nouvelle Romance », in Bokiba, André-Patient, & Yila, Antoine, Henri Lopes. *Une écriture d'enracinement et d'universalité*. Paris : L'Harmattan, pp.31-49.

Asaah, Augustine H.(2008) « Au nom des bêtes : réflexions sur l'inscription des animaux dans la littérature africaine francophone », in *Francophonia (Italie), n° 17*, pp.31-47.

Atondi-Monmondjo, Lecas (2002). « Le paratexte et l'œuvre chez Henri Lopes. Expression d'une recherche d'identité », in BOKIBA, André-Patient, & Yila, Antoine, Henri Lopes. *Une écriture d'enracinement et d'universalité*. Paris : L'Harmattan, pp.227-255.

Bedia, Jean-Fernand, 2008, « Écrire l'humanité par l'animalité : une stratégie narrative d'intertextualité dans le roman africain francophone », in Francofonia (Italie), n° 17, pp.63-76.

Biaya Tsikala, K.(1995). « Dérive épistémologique et écriture de l'histoire de l'Afrique contemporaine », in Politique Africaine, n° -60, pp.110-116.

Chitour, Marie-Françoise (2008). « Les animaux de la fable ou les métaphores animalières dans la littérature africaine d'expression française », in *Francofonia (Italie), n° 17*, pp.93-103.

Clavaron, Yves (2011). « Chroniques et problématiques postcoloniales », in Revue de littérature comparée, n° 338, pp.197-211.

Dabla Sewanou, Jean-Jacques, 2001, « Kagni Alem, la parole libérée », in Notre librairie, n° 146, pp.18-21.

MAlonga, Alpha-Noël (2002). « Bwakamabé na Sakkadé, configurations et sens », in Bokiba, André-Patient & Yila, Antoine (dir.), 2002, Henri Lopes. *Une écriture d'enracinement et d'universalité*. Paris : L'Harmattan, pp.75-89.

Mbembe, Achille (1995). « Notes provisoires sur la postcolonie », in *Politique Africaine, n° 60*, pp.76-109.

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

Ossouma, Bernard E.(1995). « Laideur et rire carnavalesque », in *Politique africaine, n° 60*, pp.117-128.

Quelquejeu, Bernard (2001). « La nature du pouvoir selon Annah Arend. Du "pouvoir-sur" au "pouvoir-en-commun" », in *Revue des sciences philosophiques et théologiques, 2001/3, Tome 85*, pp.511-527.

Ouvrages

Bokiba, André-Patient & Yila, Antoine (dir.) (2002). *Henri Lopes. Une écriture d'enracinement et d'universalité*. Paris : L'Harmattan, Introduction.

Coussy, Denise (2000). *La littérature africaine au sud du Sahara*. Paris : Khartala.

Durand, Gilbert (1992). *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris : Dunold.

Kangulumba Munzenza, Willy (2017). *Une esthétique dans le cri. Écriture de la violence et violence de l'écriture dans le roman congolais de la fin du XX^{e} siècle*. Paris : L'Harmattan.

Nauman, Michael (2001). *Les nouvelles voies de la littérature africaine et de la libération (une littérature voyoue)*. Paris : L'Harmattan.

Rostand, Jean (1939). *Pensées d'un biologiste*. Paris : Delamain et Boutelleau.

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628